L'ŒUVRE DE CONCHA ESPINA A L'ÉTRANGER

IMPRENTA CIUDAD LINEAL. — MADRID
1925



CONCHA ESPINA

(D'après un dessin de Hvgo Gellert)

ÉDITIONS POLYGLOTTES

L'ŒUVRE DE CONCHA ESPINA A L'ÉTRANGER

RENACIMIENTO. — MADRID
1925

I

BULLETIN HISPANIQUE

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE BORDEAUX ET DES UNIVERSITÉS
DU MIDI

XLVe ANNÉE

TOME XXV

N.o 2

AVRIL — JUIN 1923

G. BOUSSAGOL

Mme. CONCHA ESPINA

«....De la vie de Mme. Concha Espina, de ses goûts, de sa formation, de ses débuts, de ses idées littéraires, je dirai ce qui me paraitra necéssaire à une meilleure compréhension de ses écrits. Elle est née à Santander, dans le faubourg

même de «Sotileza». Elle y a passé quinze années avec ses soeurs, chez ses parents, gens aisés, qui lui firent une existence exempte de tristesses et de privations et l'élevèrent avec beaucoup de soin, mais sans la préparer aux rudes luttes qui l'attendaient. Elle se maria, et vécut trois ans au Chili. Mme. Concha Espina préférait ne pas toucher le thème du mariage lorsque «El Caballero Audaz» l'interviewait pour «La Esfera» en 1921. Respectons cette réserve; disons seulement que Mme. Concha Espina a quatre enfants, qu'après trois ans de séjour au Chili elle revint en Espagne, à Santander, puis à Madrid. Au bout de la rue Goya, en face de la Plaza de Toros, se trouve aujourd'hui son accueillante demeure. De beaux meubles espagnols, patinés par les ans, des portraits signés de noms illustres, ornent le bureau où l'auteur travaille, et qu'une grande porte vitrée sépare d'un salon plus clair.

Dirons-nous, avec le Caballero Audaz, que

Mme. Concha Espina a un air d'Andalouse de Cordoue? Ses cheveux partagés sur le sommet de la tête, ses yeux étranges, ses longs pendants de jais ou de corail semblent autoriser de pareilles évocations mais le même «reporter» a mieux vu, je crois, son régard empli de «cette tendre, cette douce et rêveuse mélancolie qui caractérise les femmes créés par le merveilleux pinceau de Romero de Torres». Elle séduit, dès l'abord, par sa voix calme qui sonne clair, par sa franchise, sa sincérité, le don de sympathie spontanée que voile à peine une impassibilité acquise. «Mes plus grandes joies, dit elle, furent silenciuses et si intimes qu'elles ne franchirent jamais le seuil du coeur.

Elle parle d'elle-même san vain orgueuil, sans fausse modestie, avec seulement une délicate reserve et une rare pudeur de sentiments. Elle est née avec la vocation littéraire, celle-ci ne lui est venue ni de ses ascendents, ni de son éducation première, qui fut celle de toutes les jeunes filles

dans les capitales de province, ni du milieu où elle vécut d'abord, et qui fut un milieux bourgeois. Elle fut une enfant sérieuse, pleine de curiosités, soumise aux influences de l'intuition et du pressentiment: aujourd'hui encore, des problèmes de l'existence, c'est la mort qui l'inquiète le pus. Ses emotions les plus profondes furent (si l'on excepte celles que l'on ne saurait dire): une descente jusqu'aux racines de la terre, lors de son exploration des mines de Riotinto et ses voyages en aéroplane.

Elle préfère la vie de campagne: «je la connais, j'en suis éprise. Les arbres sont d'ineffables compagnons... ils me sont une consolation trés profonde. Les champs, la montagne et la mer furent toujours mes grands amis dans tous les pays que je visitai; mais surtout dans ma terre cantabrique».

.Cette autodidacte a lu tous les poètes modernes et classiques. Son écrivain préferé parmi les espagnols c'est Galdós; son poète favori, Rubén

Darío, et des dramaturges (dont aucun n'émerge nettement), Galdós, Benavente, Les Quintero, Guimerá et Rusiñol.

La poésie et le journalisme l'on conduite au roman. Semblable en cela au «monstruo de la naturaleza» (Lope de Vega), elle fit des vers avant de les savoir écrire: à treize ans, elle publiait ses premières poésies dans «El Atlántico», de Santander. Quelques années plus tard, l'absence lui inspira des poésies patriotiques, qui plurent beaucoup, furent imprimées dans les journeaux de Santiago de Chile, et reproduites par «El Correo Español» de Buenos Aires. Pourtant, le directeur de ce dernier journal, lui demandant de lui continuer sa collaboration en Espagne où elle rentrait, ajouta sur un ton affectueux: «Mon enfant, la vie, c'est de la prose; envoyez-moi de la prose».

Mais, sur les conseils de feu D. Marcelino Menéndez Pelayo, elle devint romancière, et c'est de romans surtout (elle a déjà écrit quatorze

volumes) que se compose son oeuvre. Avant d'examiner celle-ci en elle-même, demandons à l'écrivain ce qu'elle en pense:

Son idéal d'art: «Je n'ai pas de préjugés littéraires ou sociaux, et je suis très indépendante dans mes jugements et dans mes goûts, peut-être parceque je me suis formée moimême. A défaut d'autres mérites, j'ai celui de travailler toujours avec le plus grand désintéressement.

Sa méthode de travail: «Je travaille très péniblement, peut-être parce que je suis très exigeante pour moi-même. Je ne relis jamais mes romans, je ne leur accorde de l'importance que quand je les écris; tant qu'ils vibrent avec mes nerfs et mon âme.

Aprés la publication: «Je ne crains pas le verdict des lecteurs, car je leur donne toujours le meilleur de mon âme dans mon art. (A propos du drame «El Jayón»): Je me suis livrée a mon oeuvre en toute passion, avec une entière foi. Je ne pouvais faire mieux; donc, quoi qu'il ad-

vienne, mon travail est ce qu'il est; et moi aussi...»

...L'unitè de l'oeuvre espinienne, aisément saisissable à travers la diversité des romans n'est pas rompue par !es autres ouvrages. Bien des «Cuentos» où des «Pastorelas» pourraient être transplantés dans un roman, bien des pages de romans pourraient devenir des «Pastorelas» où des «Cuentos» sans détonner le moins du monde. Ces tableaux, ces anecdotes, ces récits, valent par la finesse de la notation et la teinte de mélancolie dont ils son imprégnés...

...Comme Loti promenant sous ies cieux les plus rares sa nostalgie originelle et son perpétuel désenchentement, demandera-t-elle à des cadres diversifiés et neufs un rajeunissement des vieux thèmes, où bien cherchera-t-elle dans les profondeurs de l'être humain un renouveau de l'inspiration? De toutes manières, nous suivrons avec la plus sympatique curiosité ses tentatives, et nous lui souhaitons de puvoir consacrer à de

beaux sujets son don précieux des émotions intenses et des poignantes attitudes, sa sensibilité frémissante et le charme de son style travaillé aux palpitations innombrables.

II

STUDIES FROM TEN LITERATURES, BY ERNEST BOYD (*Charles Scribner's Sons, New York, London, 1925*).

CONCHA ESPINA. «... Her achievment may be best measured in eight novels, which contain all the qualities found in her minor works, the sketches and prose poems of *Pastorelas, Simientes, Cuentos*, and *Tierras del Aquilón*, or even in her more ambitious volume of short stories, *Ruecas de marfil*. The three-act play *El Jayón* is an elaboratíon of one of the stories in that volume, and does not throw any new light upon the character of her fiction, although it does

show that Concha Espina, who is essentialy a novelist, can produce a workmanlike drama. Like so many of her contemporaries, she has contributed her mite to the literature of Don Quixote. Her place als a cervantista is not with the learned exegetists, like Menéndez y Pelayo and Menéndez Pidal, but with the Azorin of *La ruta de Don Quijote,* with the Ortega y Gasset of the *Meditaciones del Quijote,* or, better still, with *La vida de Don Quiojte y Sancho*, of Unamuno. Her book *Al amor de las estrellas* is a gallery of the feminine figures in *Don Quijote*, in which the women of Cervantes live and move again in the imagination of a spanish woman of to-day. As Concha Espina recreates and interprets them they seem to be the ancestors of her own characters, for, everything else, she is the interpreter of Spanish womanhood.

· The novels are proof of this. In chronological order they are: *La niña de Luzmela, Despertar para morir, Agua de nieve, La esfinge maragata,*

La rosa de los vientos, El metal de los muertos, Dulce nombre, and *El cáliz rojo...»*

«... In *Despertar para morir* she studies the two fundamentally opposed feminine types. María, who embodies the virtues of her sacred prototype, and Eva, who is the eternal feminine of the Garden of Eden. These ladies have each the husband whom the other should have: Eva is married to the dreamy poet Diego, and Maria to Gracián, a materialist who is fond of women, especially those least like María. Naturally, the inevitable interchange of interests and desires takes place; the practical Eva decides to grant her favors to Gracián, but awakens from her folly in order to die by suicide. María, on the other hand, returns Diego's love, tells him so, but suggests that he had better leave the country, so that they may both avoid temptation. Diego departs, María is henceforth his muse and inspiration, and she goes back to her husband. But she effects a reversal of Nora's famous doorslam-

ming operation by slamming her bedroom door in Gracian's face. After her fashion she, too, has awakened, as the title suggests, only to die.

In *Agua de nieve,* Concha Espina introduces us to Regina de Alcántara, a type of Spanish emancipated woman, whose most interesting incarnation is to be found in Soledad Fontenebro, the heroine of *La rosa de los vientos* and of *El cáliz rojo*. The dark-eyed and red-haired Regina is quite familiar with Hobbes, Schopenhauer, and Nietzsche, while still in her teens, and one reverend commentator has traced to this pernicious taste her rejection of Carlos Ramírez, the man she really loves, in favor of Adolfo Velasco, a landed gentleman of importance, whom she takes away from the sister of Carlos, with truly Nietzschean deviltry. Whereupon she discovers that love is not, after all, «the contact of two epidermises,» that one cannot be a free and independent female by that method, but that surrender is the basis of the emotion she sought. For-

tunately, she further discovers that she is about to have a child, bursts into tears, and the symbol of the title is explained by this melting of the snows of her being, the cool stream of redemption.

Although Mariflor also renounces the man she loves, *La esfinge maragata* is something more than another variation upon Concha Espina's favorite theme. It is a powerful and fascinating study of one of the most remote and primitive communities in Spain, the Maragatan region, bordered by Galicia, Asturias and the Cantabrian Mountains. The menfolk almost all migrate from their own countryside during the winter months, which they spend in Southern Spain, returning in spring to their homes, when the warm winds and the melting snows symbolize what has been rather quaintly termed the end of «the nuptial armistice». But as one of Concha Espina's characters indicates, there is a poor welcome for the man who comes back to his

Weiberdorf—to quote Clara Viebig's title for her novel of similar theme—with empty hands. The harsh poverty of the Maragatan country imposes the migration, as it imposes the demand for the hire rather than the laborer, when he returns. Its vivid evocation of manners and customs, of folk-speech and folk-lore, and its meticulous notation of elemental human types and passions make Mariflor—to give the book its English title—the most complete and original of the author's novels, for these elements serve only as more real and striking background against which to set her woman's tragedy.

Concha Espina herself declares her preference for her first novel and for *La rosa de los vientos* over all the others, and it is imposible to escape the feeling that in these this most subjective of writers has put most of herself. In the later of the two novels one encounters Soledad Fontenebro, who incarnates to a supreme degree all the characteristics of Carmen, Mariflor, and Regina.

Here, however, she is more conscious of her dilemma and more articulate. Soledad, like Regina, displays, an interest in literature which pious Spanish critics have dismissed as incredible in any nice young woman and unworthy of the glorious traditions of Spain —the more so, as the doctor and the priest who try to advise her in her reading are mocked for their ignorance. She also has sarcastic comments to make upon fashionable religion in Madrid, and her conclusions, in an equally fashionable hotel, as to the success of ladies who know how to uncover their bodies and to reveal their appreciation of carnal delight, likewise indicate an unbecoming perspicacity. But Spanish mothers doubtless reflected that Soledad is an orphan, on her father's side, whose mother neglects her after her second marriage.

Her mother also neglects her husband, with the result that the stepfather concentrates his affections upon Soledad, who feels for him, but

cannot overcome a repugnance to his fatherly caresses. There is a curious uncertainty about the relations of these two which, in accordance with the best psychoanalytical procedure, would point to a repression of a love that is more than filial. Add to this Soledad's affection for her foster-brother, a humble sailor boy, which as undefined as her repulsion from her stepfather. It is not until he has killed himself that something warmer than sisterly love awakens in her, and then —to they joy, I fancy, of all Freudians-- Soledad flies to the arms of her stepfather; his eyes stir «the depths of my heart», and «for a long time, gazing into each other's eyes, we allowed our souls to quench their insatiable thirst». Finally an amiable and vague youth comes along to enact the part of her *fiancé*. The Spanish critic Cansinos Assens, having interpreted Concha Espina as a «Northerly» writer and, therefore, unaddicted to the expansiveness of the Southern temperament, charitably concedes

that the ambiguities of Soledad's relationship need not to be probed too far, for in Northern countries «certain gestures which would seem lascivious in the South are practised with impunity,» «such as the English King instituting the Orther of the Garter». In Spain, evidently, they can still reckon without our Freudian hosts.

Whatever may be said of this naïveté, which is typical in the essay of Cansinos Assens on *Northern Literature*, his view of Concha Espina's work does explain the attraction exercised upon the Southern European mind by the reticences, the reserve, and the stoicism of a novelist whose world is the mountain region of Northern Spain, the hinterland of Santander. Her disconsolate philosophy which identifies love with pain and suffering seems to require that cold, harsh background in order to become intelligible to the easygoing children of the sun. For English-speaking readers there is perhaps more appeal in the two novels of Concha Espina which deal

with social rather than with the peculiar personal problems of her other works. Of these, the most noteworthy is *El metal de los muertos*, a unique work in the canon of her writings and, I think, the best book which she has written. Like Zola's *Germinal* it is a novel of mining life-in the Riotinto, and is linked up with the mountain stories in the person of Charol, whom Soledad was training to be a sailor in *La rosa de los vientos*. Charol, having abandoned the sea, and plied many trades, is now a mineworker. known as Gabriel Suárez, who is the leader of the revolt of the miners against the conditions imposed by foreign capital. The author preaches no thesis, nor does she dwell upon such atrocities as Zola recalled, but her picture of the mining community, of the strike, and of the issue between capital and labor is more finely executed than anything which Blasco Ibáñez has done in the same field. Both in its superb realism and in its impressive symbolism this epic of «the metal of death», which

is also the metal of modern industrial life, stands amongst the great novels of contemporary European literature.

El caliz rojo also faces a social problem, that of the Jew in his relation to country. The book is the product of a visit to Germany, of which Concha Espina's impressions are gathered in *Tierras del Aquilón*. In the novel we learn that Soledad Fontenebros's marriage was not a success, and she is travelling abroad in search of forgetfulness. Meeting a Jew from Salónica, she is drawn to this «Spaniard without a country,» the descendant of Spanish exiles, and while the racial question is analyzed, the inevitable situation develops, in which the hopeless love of Ismael Dávalos is renounced by Soledad, in obedience to the precedents set by the author in all cases. This «symphony of grief», as it has been called, harmonizes with the poignant setting of Germany in dissolution, but still the Germany of the Romanticists, with all that the land of

Werther and Obermann connotates to the Latin mind...»

HAIL, MARAGATA!...
COURTENAY DE KALB.

(*The Macmillan Company, New York, 1924.*)

«The poet in this vivid picture by Concha Espina, coming as a stranger to Valdecruces, rode straight to the first woman he saw, who was drawing water from the fountain, like some maiden of ancient Arabia, and hurled at her the astonishing salutation: «Hail, Maragata!». Had she been a product of the modernized world she probably would have smiled back and answered tartly: «Hello, Don Quixote!» Being a Maragatan, however, she fled in dismay, and nearly convinced her family that a lunatic had come to town. In time, but not in spirit, she was of this present age, for in her, and in all the women of her bleak steppe in north central Spain, lay the guardianship of something that scarcely anywhe-

re else in the world would be deemed worth while. It is because of these women that an unmixed racial type endures. The men of the clan live as nomads, transporting freight through those parts of the peninsula that lack the facilities of railroads. They would have been absorbed long ago into the changing populations through which they have wandered for countless generations, had it not been for these patient, toiling, devoted women. It is they who have kept the fires burning on the hearth for the annual home-coming of their itinerant husbands.

The story of the Maragatan Sphinx is laid among the rude remnants of one of the most ancient tribes on earth. But before the Phoenicians had exploited the metallic treasures that later enriched the coffers of King Salomon, and which still later formed the basis for Rome's most opulent colony, the progenitors of this indigenous people lived in the wild plains about Astorga. They descend from the first-known in-

habitans of Spain, antedating the far-off invasion of the Celts. Crude as were the barbarous Celtic tribes, they nevertheless possessed advantages over the earlier race whom they supplanted. They took possession of the richer lands in the valleys, yielding some luxuries resulting from agricultural abundance, while the native, though merging slowly with the invaders, was driven back to the harsher uplands and to poverty. Poverty, therefore, has been the inheritance of these Spanish Celtiberians through all the millenniums since. The racial urge, or the racial devotion, whichever it may be called, and wich, in either case, is the spirit of conservatism in them, has been mantained by the women as the crystallized, unvitalizing essence of the primordial tribal characteristics.

It is worth while at times to turn from modern life, with its conflict of emotions, and its uncertain drift and its undecipherable problems, to a people devoid of problems, to whom life is but

the observance of fixed ideals, with poverty, work, and duty as the only recognized trinity. Here in the land of the Maragatos the way from the cradle to the grave is established like the unvarying course of a river. There can be no divergence. To the Maragatan there is but one phrase of inspiration, lusterless, unilluminating, «Plod on!».

Imagine the consternation in such a community when one daughter of the tribe ventures to look for other inspirations, dares to aspire beyond the dull clods and cruel homes of Valdecruces! Conceive Psyche flung into an iron cage, companioned by dull-growling brutes that never look aloft! Then, when the door of the cage is opened for a moment and Psyche is bidden to freedom, shall she flee from the ancient order of her people, while she hears the tribal voice growling «duty?». When even the Church pronounces the same word, filling it with sacrificial meanings, what is left but to utter the age-old cry, *de profundis*?.

Through tears that cannot moisten the hard and stony soil of the Maragatos shines ever the brightness of this soul of haunting beauty. Mariflor carries with her the spirit of redemption, and in the end there is redemption, but no miracle to achieve it. Concha Espina does no violence to fact; she does not permit sentiment to overweigh reason. It is this clear vision of truth, coupled with her masterly reproduction of a rigid tribal relic, almost forgotten amid the surge of that modern development which is so rapidly transforming Spain, that won for this novel the highest prize in the gift of the Spanish Academy. It is a book like a monument set in a plain—once looked upon the memory of it remains ineradicable».

THE SUN, New York, «The Red Beacon» by Stanley Went. «There is an almost Greek inevitability about this short novel which would alone serve to give it distinction. One has throughout

a clear sense of impending fate and of the uselessness of struggle, even though the precise denouement may not be surmised. Almost Æschilean in its conception of fate, irrevocable and inescapable, the story is distinctly Virgilian in its treatment of the life of the agriculturist and in its nearness to the soil».

THE NEW YORK HERALD, «Mariflor», by Isabel Paterson. «... There is a Homeric flavor, an antique simplicity which is softened by a touch of modern complexity in the story of Mariflor Salvadores. This novel possess a melancholy and austere charm, like that of the mountains and the desert».

SATURDAY NIGHT, MARIFLOR

«... The novel treats with a dignity that elevates the humble lives of these primitive folk into a classic. After readig their simple annals, so

masterfully related, the decision of the Spanish Academy is well understood and if the Nobel literary prize is bestowed on Concha Espina, who shall say that it is unearned?».

HISPANIA, STANFORD UNIVERSITY, CALIFORNIA.

«MARIFLOR»

«... Concha Espina stands unique as the only woman writer who has been honored by the award of the Spanish Academy. The almost limitless vocabulary of this author, the musical quality of her prose, her breadth of vision, her fearlessness, her keen psychology, lift her work to a high plane, and give it lasting worth.

American readers have been given so much cheap Spanish material in the novels of third-class novelists like Blasco Ibáñez that it is indeed refreshing to see in English translation this masterpiece of modern Spanish literature».

APPLETON BOOKS, New York «... Concha Espina tells with pride of her adventures seeking literary color. She descended into the bowels of the earth gathering material for a novel on the life of miners; she ascended «to the threshold of heaven» in an aeroplane for another scene. She delved deep into human hearts, surely, for the writing of «The Red Beacon».

The chief character of this, her most recent novel, is the girl Dulce Nombre, the daughter of a miller. The story, it has been pointed out, is a triangle, seem from a point of view. That is, there is no «villain» in the strict sense of the word in it-but poverty plays the part. Like an evil genius it broods over Dulce Nombre's life. All the characters are honorable, no one deceives, no one lies. Yet the tale is filled with event, and back of it all is poverty...»

THE NEW YORK HERALD, «A WOMAN NOVELIST» BY WILLIAN A. DRAKE.

«... However deft and absorbing her narratives, and however poignant her sense of character and situation, no foreign novelist so definitely local, in the sense that Concha Espina is local, can achieve any great or lasting celebrity in the United States. Concha Espina is probably the most authentically distinguished woman novelist in southern Europe...»

«... «Mariflor» is a story of exceptional beauty and tenderness, with an inevitability of tragic climax that is wholly Greek. But there is a touch of magic about everything that Concha Espina writes —a thrill of sincerity and actuality, a vitality and roundness of character, an inexorably logical procession of events, and a consistency of basic purpose— which does not permit the skeptical question...»

«... Concha Espina's finest novel —and I be-

lieve, one of the best novels written by a European in the decade— is «El metal de los muertos...»

«... «Naves en el mar», written after her journey to South America, wherein occur some of the most captivating descriptions of the sea in modern literature. The inmediately outstanding virtue of Concha Espina's art resides in the exceptional beauty and suggestiveness of her prose style, which imparts to her landscapes the visual quality of a painting and the spiritual actuality of an experience. But her genius lies far deeper than this. She has the faculty, rare in continental novelists, to make every character she introduces live in her fiction and to act out his particular destinity unmolested and uncompelled by any exigency of plot. She sees more deeply into the hearts of women than, perhaps, any of her countrymen have ever seen. And she is, moreover, an artist of exceptional soundness, gifted with a fine sincerity, with and honest vision

and a courageous frankness and with a vast love that goes out to all her characters, good and bad alike, and enfolds them in the light of understanding and truth.»

THE EVENING POST, NEW YORK

«... Havelock Ellis in his exquisite book «The Soul of Spain», continually refers to the capability and even the masculinity of the Spanish woman. Spain has produced a long list of famous women, but none of them has been more widely acclaimed than Concha Espina, who has arisen in the last ten years to extraordinary popularity as a writer of works full of beauty, charm and virile power, considered by many critics as being among the few best books in the Spanish language...»

THE NEW YORK TIMES

«... The rumour is gaining currency that when the Nobel prize for literature again goes to

Spain it will be bestowed upon a woman, Concha Espina, a worthy successor of Mme. Curie, Selma Lagerlöf and the Baroness Bertha von Suttner...»

THE NEW YORK TIMES, «MARIFLOR»

«... This novel contents the ingredients of a sociological study, but the novelist that Concha Espina undoubtly is never lost in the muckracker. Upton Sinclair, transplanted, could have told us no more, but he would have blurred the outlines of the characters and the plot in his shrill protests. What we learn of these strange people «devoid of problems, to whom life is but the observance of fixed ideals, with poverty, work and duty as the only recognized trinity», emerges naturally from the story.

The tragedy, for such it is, is a distinctly personal one, set though it is in a framework of communal tragedy. The community accepts its

fate, never having known any other and being unaware of abstract justice, but Mariflor's realization that Rogelio Terán, the poet who had pledged himself to save her from the fate of a Maragatan, had forsaken her and her consent to wed Antonio read like doom. Her action is frankly a helpless resignation, rather than a sacrifice.

A writer who was less a mistress of her art than Señora Espina would have converted this beautiful and persuasive epic of a soul and a people into a ridiculous melodrama or forced events to conspire to an unconvincing happy ending. Considering the stark and tragic nature of «Mariflor», the novel is too richly embroidered, but the current of the drama is not thereby impeded. As the epic of a people, it is far more powerful than «Maria Chapdelaine».

«Mariflor» is rich in atmosphere. Things inanimate, no less than persons, are made to yield their share toward intensification of the tragedy.

Even the landscape broods. There are passages of striking beauty in this novel, passages which recall nothing so much as those dolorous Russian folk songs which, in their sadness, retie the bonds by which the world is made aware of its kinship».

ATLANTIC CITY UNION, «THE RED BEACON»

«... The author achieves her effects by verbal inhibitions, the element of suspense achieved, not by words, but by the omission of them...»

THE ARGONAUT, LOS ANGELES. «THE RED BEACON»

«... A tale which is comparable to French masterpieces of simplicity...»

THE NASHVILLE TENNESSEAN, «THE RED BEACON»

«... The setting is the rude country of northern Spain, but the sensibilities of the characters have not suffered from the close contact with the forces of nature. «The Red Beacon» is a fresh breath from a moistened clover field.

Concha Espina writes with the sure, incisive and direct touch of the master. The characters are few and their contrasts sharply defined. The motivation is strong and convincing...»

HISPANIA, «The metal of the Dead» BY FRANCES DOUGLAS

«... Enrique Díez Canedo, one of the foremost critics of the day in Spain, has expressed the opinion that «El metal de los muertos» will always live as an historic portrayal of one of the most difficult moments of Spanish national life.

The subtle psychology of the situation is powerfully analyzed; in the richness of the symbolism an Oriental note is struck; the descriptions of the mines and the lives of the workers are realistic and true...»

THE EVENING POST, NEW YORK, «The metal of the Dead» BY FRANCES DOUGLAS.

«... There is nothing trivial, nor yet is there any heaviness in her writing. Her character drawing is firm and sure; she deals with life as she finds it, the whole of life, and not its exceptional phases. It is the product of rich imaginative power, tempered and directed to artistic ends by serious study, painstaking care and indefatigable industry...»

THE WORLD, NEW YORK, «MARIFLOR» BY LAURENCE STALLINGS.

«... The novels of Concha Espina must be measured by the work of Hardy or Hamsun in

treating with characters close to the soil. The best introduction to Concha Espina, I should say, would be in her novel of «Mariflor», which is a story of Northern Spain. There is a poignancy, a breath of treatment, a depth of background in this novel of a Spanish girl that only the great in fiction can achieve. We have no native novelist capable of bringing off a book with such power and distinction...»

«... In her bringing about the drama, in her loosening the skeins of her narrative, she has unmistakably the deft, slow movement of the great novelist...»

III

«DAS METALL DER TOTEN»

FRANKFURTER ZEITUNG: «... Nicht nur als dichtende Frau die erste Stelle einzunehmen, sondern überhaupt an der Spitze der spanischen Erzähler der Jetztzeit zu stehen...»

BERLINER LOKAL-ANZEIGER: «... Gerade im Kriege, der uns von so viel interessanten Erscheinungen fernhielt, veröffentlichte Concha Espina ihre hauptsächlichsten Werke. Aus diesem Grunde ist uns bis jetzt der starke und originelle Geist der Verfasserin des «Metall der Toten» nahezu unbekannt...»

DER GORDENE GARTEN. Berlin, (G. Gellert)... «Das Metall der Toten» ist ein genialer Roman von grosser dichterischer Kraft, von hoher Sprachgewalt, von bleibenden kulturhistorischen Wert. Noch mehr, das Werk ist ein seelisches und geistiges Erlebnis, das man in tiefster Erschütterung aus der Hand legt. Concha Espina, eine Spanierin, hat die wunderbare Dichtung der Welt gegeben, gegen die die Werke eines Victor Hugo, Zola und Dante verblassen müssen. Die furchtbare Schilderung des Inferno erscheint anämisch, wenn man die farbenglühende Darstellung dieses Genies liest. Die Pulse hämmern, der Atem stockt... ...Von deutschen Romanschreibern ...aber Genies sind es nicht. Die Spanierin Espina überragt sie sämtlich, wie der Montblanc den Kreuzberg in Berlin...»

NEUE RUNDSCHAU. Berlin, (Leo Matthias): «...Auch wird hier ein Problem gelöst, an dem wir —zum mindesten: wir Deutsche— bisher

ausnahmslos gescheitert sind: ein Kunstwerk durch eine Tendenz nicht zu zerstören (Einzige ausnahme: «Die Weber».)

KUNSTWART, München: «...fühlen wir uns gepackt durch den Inhalt des Buches... ein sorgfältig, klar und kraftvoll geschriebener und aufgebauter Wirklichkeit-Roman, der starkes, reifes Können und eine reine, echte Innerlichkeit verrät...»

VOLKSSTIMME, Mannheim: «... Dennoch steckt nichts von Sentimentalität in diesem Buch, kein Appell an Gefühl, an Mitleid und Empörung, nur eine Feststellung der Tatsachen und das Beispiel der Mitverantwortlichkeit und tätigen Hilfe. Es ist gut und gross in einem».

FREIHEIT, Düsseldorf: «... Es ist eine unvergleichliche Schilderung des Kampfes spanischer Grubenarbeiter von solch packender Wucht,

dass selbst das bekannte Werk Zolas «Germinal» dagegen verblasst...»

WESER-ZEITUNG, Bremen: «... In Concha Espina lernen wir eine Dichterin kennen, die als Seelenkünderin ebenso gross ist, wie als Prophetin des glühenden Menscheitsgedankens der Liebe. Die geniale Kompositionsgabe der Dichterin macht uns ihr Werk vollends zum unvergesslichen Erlebnis...»

BERLINER BÖRSEN ZEITUNG: «... Sie müsste keine im aufreibenden und aufreizenden Leben der Gegenwart stehende Frau sein, wenn nicht das grosse, grausige Weltgeschehen auch sie packen sollte. Man weiss, dass die spanischen Gruben während des Krieges fieberhaft ausgebeutet wurden, um Kriegsmaterial zu schaffen. Aber diese Tatsache gibt der Dichterin nur den realen Hintergrund für ihr grandioses Gemälde. Was vielleicht im Kern eine Anklageschrift ist,

erweitert und erhebt sich zu einem Menschensschicksal» ...Schilderungen von greifbarer Plastik und mit einer Feinheit der Beobachtung, wie sie im Schrifttum aller Völker zu den Seltenheiten gehört. ... immer aber ohne jede tendenziöse Neben oder gar Hauptabsicht, sondern als eine von ihrem Gegenstand hingerissene, allein, in Dienste der Kunst schaffende Dichterin».

WORMSER VOLKSZEITUNG: «... und dieser Roman dürfte auch in Deutschland dazu beitragen, den Namen dieser Romanschriftstellerin unter die stärksten Talente der internationalen Literatur einzureihen».

DAS WIRTSCHAFTSBLATT: (Wirtschaftsbund f. d. deutschen Adel) «... Zur literarischen Wertung nur dies: Concha Espina ist eine der wenigen grossen Dichterinnen. Eine ungeheure Leidenschaft und fast männliche Kraftfülle sprüht in dieser Frau, der klassischen Schilderin leben-

den Gesteins, des kochenden und ewig gährenden Erdinnern, der wütenden Elemente und ihrer Bezähmer: der Bergleute».

OSTTHÜRINGER VOLKSZEITUNG: «... Man könnte die Erzählung die Tragödie eines Volkes oder noch anders: der Völker nennen».

MÄRKISCHE VOLKSSTIMME: «...Man kann Concha Espina ohne bedenken neben Tolstoi stellen».

NACHRICHTEN FÜR STADT UND LAND: Oldenburg. «... ein gewaltiges kosmisches Lied der Erde und ihrer Seele im «toten» Gestein des vergewaltigten Berginnern... Wie alle grossen Menschlichkeits und Andachtswerke lohnt die Vertiefung in die gewaltige Dichtung durch unvergessliche Eindrücke».

NECKARZEITUNG: «...In der Tat ist Spanien in dieser gewaltigen, visionären Ruferin, die der Erde bis ins zuckende Eingeweide schaut und fabelhaft in Farben, Formen, Tönen sieht und gestaltet, eine Dichterin von Weltgrösse erstanden. Ihr Buch ist nicht leicht zu lesen, aber ein menschliches und dichterisches Erlebnis von Unvergesslichkeit».

MAX KRELL: («Tagebuch» IV. 45): «... Zola schrieb aus dem gleichen Milieu «Germinal» mit dem Interesse des Kulturhistorikers und Sozialkritikers. Concha Espina schildert es, ohne weiblich sentimental zu werden, völlig aus dem grossen Gefühl der Menschlichkeit...»

KÖLNISCHE ZEITUNG «DIE SPHINX DER MARAGATOS»

«Die Schilderung hat einen grossen Zug, ist plastisch und kraftvoll, gedankentief und voll In-

nigkeit. Mit diesem Werk ist die Verfasserin in die erste Reihe der lebenden spanischen Schriftsteller gerückt».

DAS DEUTSCHE BLATT, GRAZ-WIEN («DIE SPHINX DER MARAGATOS»)

«Die Dichterin verfügt über eine eindringliche, stellenweise wuchtige Darstellungskraft voll männlichem Schwung und weiblicher Milde und hält den Leser bis zur letzten Zeile in Spannung, eine Eigenschaft, die nur hervorragend Begabten nachzurühmen ist».

SÜDDEUTSCHE LITERATURSCHAU, STUTTGART. ORGAN FÜR LITERARISCHE VEREINE. («DIE SPHINX DER MARAGATOS»).

«Die Erzählung ist voll Kraft und Härte einerseits, voll Zartheit andrerseits. Reich an Handlung, knapp im Stil, logisch im Aufbau.»

FILMLAND, Berlin. («DIE SPHINX DER MARAGATOS). Concha Espina ist eine der feinsinnigsten und freiesten Frauennaturen, die die internationale Literatur überhaupt aufzuweisen hat. ...Zwei urspanische Welten, zwei urspanische Ideenwelten treffen in diesem Roman zusammen.»

SPANISCHE ERZÄHLER, DR. E. SIEBURG, CONCHA ESPINA, «DAS METALL DER TOTEN».

«... Aenliches geschah ja mit Upton Sinclairs Buch «Der Sumpf» in Chicago. Aber Sinclair ist ein primitiver Ankläger, der im wesentlichen Material bringt, das auch losgelöst wirken würde. Concha Espinas Werk ist in diesem Sinne durchaus unsensationell. Sie gibt die Geschichte von Menschen, nicht die einer Klasse. Sie gibt den Mythos des Metalls in einer grandios geformten Vision, sie gibt das Leid einer Liebenden, den dumpfen Auftrieb eines geduldigen Volkes, und darüber spannt sie den Himmel ih-

res Landes. Sonnenblitz,kahles Gebirg, Staubluft und das Sprühen der Meerflut sind ihr Tatsachen mit gleichem Gewicht, wie die Löhne und die Schichten. Sie schildert in einer Art, die den Uebergang der stilistischen Situation Spaniens kennzeichnet. Das Schema kämpf mit dem Urwort, die flüssige Wendung erliegt langsam den jungen, noch halb barbarischen Wortformen eines neuzeugenden Sprachgefühls, das von vorne beginnt.

Concha Espina verzeichnet die leisen Erschütterungen, die der russische Erdstoss am spanischen Fluss hervorrief. Was regt sich dort in unbekannten Land? Völker sind geduldig und England ist klug. Aber die Dichter gehen immer voran. Was heute erst der Dichter weiss, das begreift morgen sein Volk. Dichter sind Verkünder nach unten und Warner nach oben. Das «Metall der Toten» zeigt ein Volk, das seinem so verschiedenen russischen Bruder in einem verwandt ist, in der Geduld. Aber findet erst

eine dunkle Masse Sprecher seiner Not und seines Dranges und seiner Kraft, so ist auch schon der Blitz der allgemeinen Erkenntnis gezückt. Vielleicht lernen wir Spanien bald besser kennen, wenn es eintritt in die Weltkrise, von deren Stössen dies ganze Buch bebt».

IV

Prof. Ezio Levi

FIGURE DELLA LETTERATURA
SPAGNOLA CONTEMPORANEA

CONCHA ESPINA

(*Firenze-Società An. editrice «La Voce», 1922.*)

....

.... «La novità degli uomini, che popolano il mondo poetico di Concha Espina, non consiste tanto nella foggia paesana delle loro vesti, nella stranezza dei loro riti e dei loro pregiudizi o nella originale bizarrìa dei loro dialogo; consiste nello spasimo delle loro voci dolorose, nella solenne poesia della loro anima

quando su vi soffiano le reaffiche della tragedia. E allora il problema non é piú di Cantabria o di Maragatería, non é piú di Spagna o di Italia. Allora ci si solleva dinnanzi l'immagine del dolore umano, che battendo col bordone del suo pellegrinaggio eterno alla porta della nostra casa, ci chiede, a quanti siamo quaggiú, il tributo di pietà che gli sia viatico nel duro camino...»

IL SECOLO, MILANO. PAOLO DE GIOVANNI. «LA ESFINGE MARAGATA».

«... Su questa trama, assai semplice, Concha Espina ha tessuto le quattrocento pagine del suo romanzo, popolandole di cento creature di una umanità profonda nelle quali s'incarnano i più diversi e caratteristice aspetti dell'anima aspra e primitiva di quella razza singolare. E su tutte le figure del romanzo eccelle quella di Mariflor, in cui contrastano due razze diverse, e che con ogni sforzo tenta di far prevalere tutto un ordi-

ne di aspirazioni e di abitudini civile e che è condannata a veder il suo sforzo intelligente e appassionato urtare e spezzarsi contro qualche cosa più che una cieca ostinazione primitiva, un ostacolo cementato da un lungo succedersi di generazioni e di desolate vicende, ma contro una specie di fatalità, da cui il romanzo trae una imponenza salvaggia, e un sapore di tragedia antica».

V

TORRE DE BABEL, FIDELINO DE FIGUEIREDO,

(*Empresa Literaria Fluminense, Lda., Lisboa.*)

«CONCHA ESPINA».

«... De facto, Concha Espina caminha luminosamente por essa senda ousada, que o seu talento vae abrindo a golpes de audacia, norteada só pela força interior da sua inspiraçâo. Por isso, os seus romances carecem de movimiento cada vez mais, a intriga é debil, as personagens pouco numerosas e atépuoco variadas, porque muitas sâo communs a algumas novellas; por isso tamben, o desenvolvi-

mento é vagaroso, nâo apaixonará o leitor ávido de emoçôes fortes e lances dramaticos, mas, na sua lenta prolixidade deliciará as almas recolhidas propensas á meditaçâo...»

«... De muitas vezes teve de crear expressôes, modos de dizer duma elegancia e duma pontualizaçâo surprehendentes, para traduzir sentimentos e conceitos que estâo para além da logica diaria, que aspiram á esphera superior do symbolismo e do mysterio».

VI

QUELQUES OPINIONS

SUR CONCHA ESPINA

MAX NORDAU «... Il y a en Allemagne une femme auteur, Clara Viebig, qui a écrit un roman très célèbre dans son pays, «Das Weiberdof», où elle traite un sujet presque identique, car dans la region de l'Eiffel où se passe l'histoire, les hommes sont également absents et laissent la terre et la maison au soins des femmes. Mais combien «La esfinge maragata» est supérieur a celui de la Viebig par sa couleur, l'intensité de son sentiment, sa tendresse, sa poésie! C'est comme la reproduction en or, en

émaux et en gemmes d'une plaque en cuivre sommairement ciselée et rudemen niellée...»

«... Les trois nouvelles qui composent votre «Fuseau d'ivoire» me paraissent d'inégale valeur.

«Navires en mer» n'est pas proprement un conte; c'est une impression douloureuse, un incident de voyage, présenté avec profonde sympathie; c'est un regard plein de pitié humaine jeté sur une pauvre vie obscure chargée des maux que la nature cruelle inflige aux êtres sans défense. Evidemment, le sort de la malheureuse jeune mère du père frappé et du petit orphelin est infiniment triste. Mais nous ne pouvons que nous révolter contre les méchancetés de l'aveugle hasard. Cette castastrophe en mer n'est pas le résultat d'un acte humain voulu; elle n'implique aucune responsabilité morale; elle n'est pas le dénouement d'un drame d'âme et de coeur que nous pouvons vivre avec les protagonistes. Pour le dire en un mot: c'est un beau tableau

triste, une splendide description de marines et paysages lointains, mais l'élément psychologique y est absent.

«La menée des amoureux» est une anecdote surtout intéressente comme peinture de moeurs. La haine de l'étranger, la rude de jalousie des hommes enfermés dans leur patelin sont mises en vigoreux relief sur und fond formé par une fresque vigoureuse de l'Espagne septentrionale. Là aussi la vie intérieure, le drame psychologique restent subordonnées aux péripeties extérieures, anecdotiques. Mais au courant de votre récit, vous avez recontré une idée superbe: la procéssion de la jeune mariée placée sur le trône de la Sainte Vierge, portée en cortège pieux, acte d'un symbolisme émouvant qui se répète à son enterrement. C'est là une trouvaille admirable que recontrent seules les vrais poètes.

»Mais l'oeuvre incomparablement la meilleure du volume c'est «El Jayón». Cela, c'est réellement une création poétique de premier ordre;

une tragédie d'une grandeur antique. Ici, l'anecdote perd toute importance; ce que nous suivons avec une angoisse qui s'accentue jusq'à la sainte horreur qui laisse le mortel écrasé devant les décisions du Destin, c'est la lutte des passions au fond d'un coeur tourmenté, ce sont les ouragans qui font rage dans une âme entenebrée par les souffrances, c'est l'élan d'une nature simple, mais heroïque et noble vers les plus vertigineuses hauteurs du sacrifice, de l'abnégation, de la sainteté. Si le mot chef d'oeuvre a un sens, il doit s'appliquer à cette petite tragédie...»

«... «El Jayón» est une oeuvre belle et forte et, chose rare il n'as pas souffert le moins du monde d'être trasporté du livre sur la scène. Il est d'une essence tellement dramatique qu'il a appelé impérieusement la realisation scénique.

»... Cette mère est une figure inoubliable, et la situation où se révèle la force et la noblesse de son âme est d'un tragique incomparable. Il n'y

a que les très grands talents qui ont des trouvailles semblables. C'est une situation digne des grands tragiques grecs. Elle remue le plus profond du coeur. Elle est d'un intérêt élémentairement humain. Et la pièce, qui culmine en elle, a en outre un intérêt spécialement espagnol par le pittoresque des figures et moeurs locales qu'elle évoque avec un art charmant.

»Je ne m'explique pas qu'on ait retiré la pièce aprés trois représentations. J'ai eté présent à la première, j'ai vu la salle enthousiasmée et avec tous les autres spectateurs j'ai applaudi avec transport lorsqu'on vous a appelée nombre de fois au milieu d'ovations. J'étais convaincu que vous aviez obtenu un triomphe et je prédisais à la pièce une carrière de cent représentations. Et voilà qu'elle disparait subitement de l'affiche. J'en serais abasourdi si je ne savais pas que le théâtre est une jungle oú à chaque pas on est exposé aux aventures les plus étranges. Mais ne vous en frappez pas, chè-

re amie. On a pu maltraiter votre pièce, on ne la tuera pas. A la lecture aussi, elle trouvera le chemin du coeur, et elle resuscitera, plus vivante que jamais, lorsq'elle rencontrera une artiste capable d'incarner d'une manière adéquate la mère douloureuse».

SELMA LAGERLÖF: «... Vous m'avez fait un grand honneur en me dédiant votre livre grandiose —El metal de los muertos— et je vous présente les expressions de ma vive reconnaissance.

Je viens de finir vos livres dont vous avez eu l'amabitité de me faire cadeau, et je suis très etonnée et très enchantée de la force et de la richesse de votre génie.

Je vous sais gré aussi de tout ce que vos livres m'on fait connaître sur les moeurs et l'âme de votre noble nation. Vous nous donnez un tableau d'une nature tout à fait différente de ceux que nous donnent les récits de voyage».

J. FITZ MAURICE-KELLY: «... El hecho de que haya leido cada libro más de una vez habla por sí; pues no se repiten las cosas intencionadamente a no ser que nos proporcionen verdadero interés o placer. En mi concepto nada tiene usted que envidiar a muchas eminencias de la novela contemporánea. El estilo es siempre fluído y pintoresco, el diálogo natural, y bizarro el desarrollo de la «fábula», lo maneja usted con vigor magistral. En sumo grado me ha gustado el tomo titulado *Ruecas de marfil*, donde, con arte perfecto, ha dejado destilar la esencia tristísima que constituye el fondo de la vida. Y esto lo hace sin asomo de amargura pesimista...»

VII

JARDIN DE CONCHA ESPINA

BULLETIN HISPANIQUE, BORDEAUX

(G. BOUSSAGOL)

«Dans le número 2 de l'année 1923, du *Bulletín Hispanique,* je consacrais un article a la romancière Mme. Concha Espina. Depuis lors, sa réputation n'a fait que s'accroître aux Etats-Unis, en Europe, et même en Espagne, où le proverbe voudrait qu'elle ne fût pas «prophète». Son pays natal prépare en son honneur un touchant hommage, et un comité s'est formé au printemps de 1924; son but est de placer sur les

bords cantabriques, à Santander, un jardin qui portera son nom. Là, parmi les arbres, les plantes et les fleurs, il y aura une fontaine, une vitrine avec les oeuvres de l'illustre écrivain —noyau d'une bibliothèque populaire— et enfin un buste par le jeune et fameux sculpteur Victorio Macho. Celui-ci a déjà modelé le buste et terminé la maquette de la fontaine et de la bibliothèque. Charmante manière d'inmortaliser les vivants. Madame Concha Espina n'aura rien a envier au Galdós du Retiro de Madrid, et pourra rivaliser avec deux merveilles de goût que l'on peut admirer à Sevilla: le monument à Bécquer, et la bibliothèque de plein air consacrée à Cervantes, avec des bancs ornés de splendides «azulejos» de Triana. Tous ceux qui voudront participer, en esprit et en espèces, a l'hommage qui se prépare, pourront s'adresser à la *Comisión organizadora del homenaje a Concha Espina, Santander.* Ils se trouveront en nombreuse et fort honorable compagnie. Le roi lui-même a voulu

donner à l'auteur de *El metal de los muertos*, un témoignage de haute estime, et lui a octroyé en août dernier, la bande de l'Ordre des Dames Nobles de María Luisa».

HISPANIA (STANFORD UNIVERSITY, CALIFÒRNIA.)

«... The Hispanic Society of America rendered a valuable tribute by naming Concha Espina a corresponding member of that institution. This is considered of extreme importance, as it is an honor that has but rarely been conferred in Spain, having been bestowed only upon Menéndez Pelayo and a very few other Spanish authors...»

«... It was a woman of Spain who, through no small sacrifice on her part, opened the way for the discovery of America. To make return now by having the Spanish classes of the United States worthly represented at this ovation in ho-

nor of a Spanish woman of our day, who in her writings truthfully reveals Spain to us, would be akin to lying a flower on a shrine erected in commemoration of all that is noblest and best in Spanish womanhood. The appeal which has been issued by the Organizing Committee bears the signatures of practically all of the well-known Spanish authors, university presidents, and patrons of letters of the Peninsula».

EN VITTER SPANJORSKA

CONCHA ESPINA — SPANIENS FRÄMSTA FÖRFATTARINNA.

(Svenska Dagbladet-Stockholm.)

Det historiska Santander, den vackra spanska hamnstaden och mondäna badorten, bevittnade i somras ett evenemang, som var ägnat att i högsta grad tilltala invänarnas lokalpatriotiska känslor. Det var den hyllning, som då ägnades en stadens egen dotter, den spanska författarin-

nan Concha Espina. I en vacker park alldeles i stadens centrum lade hennes majestät drottning Victoria av Spanien —händelsen ägde rum mitt under sommarsäsongen, då de kungliga be funno sig på platsen— grundstenen till en staty av Concha Espina, som skall vara rest inom ett år. Den utföres av Spaniens främste nu levande bildhuggare, Victorio Macho, och framställer författarinnan sittande i en vacker och värdig attityd inom en marmorinhägnad, på ömse sidor om vilken vatten forsar ned. Verket skall kallas «Den röda kalkens fontän» som honnör för en av hennes mest kända böcker.

Samtidigt med den ståtliga statygrundläggningen ordnades en fest av Santanderpressen med hänsyn till att den numera världsberömda författarinnan började sin litterära bana med att skriva poem och prosabidrag i sin hemstads tidningar. Vid en stor högtidlighet fick Concha Espina mottaga en pergamentshandling med illuminerade bokstäver, enligt vilken hon utnämndes till

stadens älsklingsdotter och till hedersledamot i varje institution och klubb i staden. Höjdpunkten nåddes, när konung Alfonso tilldelade författarinnan Maria-Lovisaorden, med vilken följer titeln «dama noble». Concha Espina är sålunda upphöjd i rang med Spaniens aristokrati. Orden i fråga tilldelas egentligen endast damer av den äldsta adeln och förpliktar mottagarinnan till att ägna sitt liv åt välgörenhet och frommgärningar. Concha Espina får emellertid fortsätta sitt litterära arbete — hon har för övrigt många romaner planerade.

Spanien har haft många framstående författarinnor, men Concha Espina står dock som nummer ett. Hon är den enda kvinna, som fått pris av spanska akademien, för övrigt icke mindre än tre sådana. I betraktande av att akademien är oerhört konservativ och ställer sig synnerligen avvisande mot litterärt produktiva kvinnor, är detta utmärkelser av eminent innebörd. Högsta priset tillerkändes hennes roman «La esfinge ma-

ragata», en studie av en föga känd folkstam, som bor på Léons platå och anses stamma direkt från de ursprungliga iberierna. Även ett skådespel av Concha Espina har fått akademiskt pris.

I ovannämnda roman har Concha Espina för övrigt utfört en kulturgärning, bortsett från bokens litterära värde. Hon har nämligen däri använt en sådan mängd av gamla iberiska ord och fraser, att spanska akademien utarbetade en speciell ordlista till supplement. Maragatanerna tala nämligen alltjämt den gamla «fabla española», landets urspråk, som numer ingen spanjor förstår.

Liksom den kände spanske författaren Blasco Ibañez talar Concha Espina icke engelska, men hon har ett oerhört stort spanskt ordförråd. Hon arbetar långsamt och är ytterligt självkritisk. Hon vägrar att lägga sig till med den mera modernistiska stil, som är gängse bland spanska författare, ty föraktet för grammatik och ordbok har också nått det klassiska Spanien. Hon vill hellre, för att

använda hennes egna ord, «återuppväcka ord, som kommit ur bruk men som äro vackra, återuppliva glömda rent klassiska konstruktioner och taga dem i bruk till den växande litterära renässansen, berika den nya andan med arvet från flydda dagar».

Romanen «El cáliz rojo» (Den röda kalken) är förlagd till Tyskland, och hjältinnan är Soledad Fontenebro, en spansk kvinna, som hyser en outsläcklig kärlek till en make, som övergivit henne. En ädelmodig jude, Ismael Dávalos, av spansk härkomst, älskar henne, och Soledad skulle kunnat mottaga den förfinade mannens hyllning, och det behagliga liv han velat erbjuda henne, men hon är icke för intet en dotter av Spanien, där skilsmässa ej är tillaten. Trogen sitt lands lagar och traditioner avvisar hon juden och fortfar att leva fattig och obeskyddad men dock som en trogen hustru, trots förödmjukelsen att ha övergivits av en man, vilkens namn ej en gång nämnes i hela boken. Boken har vädjat till allt

det bästa i det spanska sinnelaget och har haft en storartad framgang, särskilt som den fattats som en hyllning till den spanska kvinnans trofasthet och ädla sinne. Det har vågats vissa gissningar, att det finns något självupplevat i romanen i fråga, och att Soledad Fontenebro och Concha Espina genomgått samma tragiska öde. Mahända ligger det någon sanning däri.

R. UNIVERSITÁ DI TORINO

24-VI-24.

Cari amici:

Con tutta l'anima m'associo alle onoranze che si preparano per l'illustre scrittrice pure dame amata e venerata Concha Espina.

Sempre con intima conmozione e vivo compiacimento lessi i romanzi suei, quelle effusioni della sua anima bella e forte che potevano giungere tino a me in tanta lontananza. Forse e il

pensiero e il sentimento per la cose elevate ci accomunano.

E io he sempre un fremito de affecto nel cuore per la contrade cantabriche que furono la culla de tante intelligenza; e il mare che lassu vide distendersi mi racontava secreti e leggendi che Concha Espina racolte e mi reserenava nelle turbolenze dell'anima il vadi di quei colli che stringevano le acque.

Esigano da me liberamente l'importe per l'onoranze a cui dó il maggior plauso.

(Sign.) ARTURO FARINELLI.